

quelques pierres racontent...

Ce qu'elles n'oublient pas...

Marie-Henriette FOIX ■

Ce qui constitue actuellement le hameau de Furonnière fut la propriété de l'hôpital de Grenoble. En 1675, l'hôpital vend sa propriété de Furonnière à un marchand, Pierre André, de Grenoble. Il avait déjà vendu d'autres parcelles en 1632, nous apprend le général Bézégher.

Le domaine entre dans la famille Beyle en 1712. En 1764, Pierre Beyle, ancien Procureur au Parlement est enterré à Claix, comme le sera en 1819 Chérubin Beyle, père de Stendhal.

C'est lui qui essaiera de faire prospérer le plus ardemment cette propriété. Il faut dire que le siècle était à l'agriculturomanie. Les « Annales de l'Isère » nous rapportent qu'en janvier 1807, M. Beyle a demandé à La Mandria (Piémont) l'envoi de cinquante brebis et deux béliers « de race fine mérinos » pour Claix. C'était prévoyant, ou bien savait-il par des amis que le 18 février 1808 la société d'Agriculture, Commerce et Arts de Grenoble, donnerait un prix « à qui introduira des troupeaux de mérinos dans les communes où il n'en existait pas » ? M. Achard de Germane, ami du docteur Gagnon, était président de cette société et habitait Claix. Pourtant l'œuvre agricole de Beyle devait périr.

En 1809 encore, M. Dumolard, voisin de Chérubin Beyle, est « enjoint par le Conseil Municipal de faire réparer son mur, longeant le chemin de Furonnière », et Beyle se pose, en plus, en « défenseur de l'hospice » (général Bézégher).

Cette « manie », comme dit Stendhal, explique l'importance donnée à la bergerie et à la ferme (mais aussi à la cave à

vin voutée, toujours existante, avec son bel escalier de pierre). La maison elle-même est un quadrilatère en pierre, à deux étages, qui fut recouverte d'enduit clair, comme beaucoup de maisons dauphinoises. Elle donne une impression de confort solide et simple. Les pierres sont maintenant apparentes. Les fenêtres, rectangulaires au rez-de-chaussée, s'ouvrent sur le jardin et le terre-plein ; elles sont carrées et plus basses au second, ce qui donne un air de parcimonie et détruit une plus heureuse harmonie. Une petite horloge à sonnerie est son seul ornement, sur la façade sud.

Chérubin Beyle et son fils faisaient à pied les deux lieues de Grenoble ; ils n'avaient pas d'équipage.

« Là, Stendhal a appris à connaître et aimer la nature dans ce qu'elle a de plus authentique », écrit M. del Litto, « et le site est tellement accueillant avec ses collines boisées au pied du Vercors, et la vue plongeante sur la vallée du Drac », ce qui fait que Claix se transforme en ville-dortoir, aux lotissements champignons. Chérubin Beyle, qui voyait à Furonnière un domaine agricole important doit se retourner dans sa tombe, comme ses ancêtres, dont il tenait la propriété. Alors, Stendhal « même si ce fut à son corps défendant, fut imprégné, façonné par cette lumière, par ces lignes harmonieuses » (del Litto). Ses montagnes lui ont donné le sens du relief et de la lumière, cette « perfection de

tout ce qui est naturel », l'exigence du vrai. C'est à Furonnière aussi qu'il s'adonne à son occupation favorite, qu'il gardera toute sa vie : la lecture. Il se cachait dans les charmilles avec les livres « volés » dans la bibliothèque paternelle. Cette bibliothèque est toujours à Furonnière. Ne dit-il pas que c'est peut-être là la plus grande époque de sa vie ? A cela nous devons, en partie, les caractéristiques qui ont fait passer l'œuvre de l'écrivain au-dessus du lyrisme romantique, hors du verbiage qui n'est pas le reflet du vrai, et dans la rigueur et la clairvoyance d'une pensée qu'habille un style concret, sans fioriture, mais non sans poésie. Quelque chose de la cadence de Claix fait « du Stendhal » rigueur des falaises, netteté dans la perspective, courbes en douceur des collines, répartition des ombres et des lumières, qui encouragent la méditation et l'introspection.

Mais où paisseraient aujourd'hui les moutons ? Sous quel arbre lirait Henri Beyle ? Lui qui s'attendrit à Paris, au ministère de la Guerre (mai 1800) parce qu'au bout du jardin « étaient de malheureux tilleuls » qu'il comparait « aux beaux tilleuls de Claix » ? Les prés sont de plus en plus resserés par les maisons autour de Furonnière. La bergerie est préservée, avec ses voûtes à arêtes dans sa partie habitée, mais la ferme et le hangar, aux toits généreux et hospitaliers sont démolis. Le vide est triste.

La maison reste entourée de son jardin clos.

On regrette que disparaisse le caractère dauphinois des constructions, seules adaptées au paysage : bâtiments solides, construits sur des arches, parfois flanqués de contreforts en pierre bleue, utilitaires, mais harmonieux. Ce sont encore des habitations champêtres, dans le climat et l'air serein. Mais les stendhaliens revivent avec elles toute la texture passée dans l'œuvre d'Henri Beyle. Elles disparaissent. Ils en ont le cœur serré.

Bulletin du C.S.V.G.

Nous avons trouvé de l'aide pour mener à bien la demande de classement des « petites portes », joyaux de Grenoble. Mais nous avons un gros dossier... et s'il y a des volontaires pour ce travail (il s'agit de prendre les noms du propriétaire ou des co-propriétaires de l'immeuble dont la porte doit être classée, et le n° du cadastre de la maison), qu'ils veuillent bien se faire connaître.

Nous n'avons pas abandonné Sainte-Marie-d'en-Bas, dont l'état peine ses visiteurs qui n'avaient pas pu admirer cette architecture tant que le Musée Dauphinois encombrait la chapelle. On est d'autant plus inquiet de ce que deviendra ce petit chef-d'œuvre de style classique (rare en France à l'époque, fin XVII^e) que nous n'avons pas pu obtenir qu'il soit préservé, transformé en mosquée. Elle sera donc « lieu de réunion » avec le Théâtre Maghrébin. On nous promet d'en conserver l'ornementation intérieure, cependant.

Nous avons pu constater avec satisfaction, d'autre part, les travaux accomplis par la municipalité dans l'appartement Gagnon, et dans la cour du XVIII^e qu'il domine. Il était impossible, en effet, qu'une de nos équipes de jeunes ait pu faire ce travail en profondeur ; il faut être du métier !

Lundi 15 novembre, 18 h 15 au C.R.D.P., **conférence** avec projection de Mlle Pérard : le vieux Voreppe et « le médecin de campagne » (Balzac).

